



CHANT DE NOEL

*J'adore ta venue, enfant, frère des mondes,
—Œuvre de votre amour, ô Père, ô Saint-Esprit !—
Sublime agneau, victime et sauveur, Jésus-Christ,
Dont le front doit blémir à nos douleurs profondes.*

*Je t'adore, ô Promis de toute éternité,
Je t'adore en mes cris, je t'adore en ma joie ;
D'une âme que le feu de mes désirs rougeoie
Je t'adore en mon rêve et mon humanité.*

*Je t'adore !... Car je t'ai compris ton sourire :
Sur ta lèvre divine où ses plis sont posés
Comme en un grand miroir, bouche et traits convulsés,
Le Prodige inouï du Calvaire se mire...*

*O divin Rédempteur ! Flambeau des paradis
Que la chair et la vie agitent devant l'Être ;
O Sauveur ! apprends-moi ce que je dois connaître
Pour dompter la chimère et ses envols maudits !*

*Car je veux, avec Toi, grandir dans l'humble enceinte,
Comme Toi, je veux mettre à mon front le roseau,
Je veux m'agenouiller auprès de ton berceau,
Pour expirer plus tard aux pieds de ta Croix sainte.*

Arthur de Bussières

GRENIER DE L'ABONDANCE

LÉGENDE HISTORIQUE ACADIENNE (*)

Aux chers petits enfants d'Acadie

Laissez-moi, mes chers petits enfants, vous dédier cette Légende dont le fait principal est tout historique. Je ne puis mieux faire que de vous l'adresser : c'est un enfant qui en est le héros ; elle constitue un récit de Noël, la fête du divin Enfant ; elle rappelle la foi vive de vos nobles et saints aïeux.

Et aussi, je vous aime tant !

J'ai dit : vos saints aïeux. Vous savez que ceux qui sont mis à mort en haine de notre belle religion catholique, vont droit au ciel. Tout en me soumettant bien humblement aux règles de l'Eglise en cette matière, je suis bien fondé à donner ce titre aux vaillants Acadiens du XVIII^e siècle, vos ancêtres.

Puissiez-vous, mes chéris, leur ressembler !

On était en cette même saison d'hiver, en l'année 1751, quatre ans par conséquent avant l'acte le plus barbare qu'une nation dite civilisée ait osé perpétrer : la dispersion de nos malheureux frères d'Acadie.

Le Révérend Père Leloutre évangélisait non seulement ses compatriotes, mais encore et surtout les tribus sauvages des Micmacs, qui furent toujours si dévoués aux Français ; des Abénaquis, des Algonquins.

Vous savez que les sauvages sont, en général, fort imprévoyants, vivant au jour le jour de chasse ou de pêche plutôt que des produits du sol. C'était ainsi par tout le Canada à l'époque de ce récit.

Le Père Leloutre avait sa base d'opération, si nous pouvons nous exprimer ainsi, à couvert du fort Beauséjour, établi sur une jolie anse de la Baie Française,

dont la haine du Français a fait aujourd'hui la Baie de Fundy.

Le bon Père était d'une charité proverbiale : en Acadie, on cite encore son nom avec émotion, et sa mémoire vivra longtemps après l'oubli qui couvrira nos oppresseurs communs.

Les Micmacs ou Souriquois, vous vous le rappelez, occupaient tout le pays compris entre le 64^e et le 66^e degré longitude ouest de Greenwich et les 45^e et 46^e degrés latitude nord. C'est donc une partie du sud de la province actuelle du Nouveau-Brunswick en partant de l'embouchure de la rivière Saint-Jean à l'ouest, jusqu'à l'île Saint-Jean à l'est, la Baie Française formant la limite méridionale. Les envahisseurs ont changé aussi le nom de l'île Saint-Jean en celui d'île du Prince Edouard.

Gardons avec un religieux respect, mes enfants, les noms donnés par nos pères.

Vers la fin de novembre 1751, une brave famille de Micmacs, dont tous les membres avaient été baptisés par le Père Leloutre et avaient donné de fréquentes preuves de leur reconnaissance envers leur père spirituel, vint s'établir à l'endroit à peu près où se trouve Hopewell actuellement, sur la rive occidentale de la crique voisine de celle de Beauséjour. Elle se composait du père, de la mère, de six enfants parmi lesquels l'ainé, âgé de onze ans, avait été baptisé par le Père Leloutre sous le nom de Louis : son parrain était Louis Buotte, dont la famille fut intimement mêlée aux affaires du brave commandant du fort, le comte de la Vallière. Nous raconterons quelque jour l'histoire de cette famille Buotte, si Dieu nous prête vie comme au petit poisson du bon Lafontaine.

Ces Souriquois avaient toujours aimé les Français : ils leur avaient été utiles en maintes rencontres avec les Anglais ou avec les rares sauvages alliés de ces derniers. Aussi M. le comte de la Vallière, vrai type du chevalier français, jeune officier plein de talents et

de belles qualités, les protégeait-il autant qu'il le pouvait.

Les vivres devenaient rares chez ces pauvres Micmacs : la pêche ne rapportait rien, la chasse était infructueuse. Le père résolut donc de s'enfoncer dans la forêt, vers l'ouest, où, disait-on, se montraient des chevreuils et des caribous en abondance. Il avait obtenu de M. de la Vallière un peu de farine et du lard pour sa femme et ses enfants, son absence devant durer, jugeait-il, environ dix ou douze jours. M. de la Vallière lui avait dit que c'était tout ce dont il pouvait disposer en ce moment, le fort n'ayant que peu de provisions, et les navires annoncés de France n'arrivant pas.

Les jours se succédaient, le chasseur ne reparaisait pas. On entra dans la seconde quinzaine de décembre—pas de nouvelles de notre Micmac !

Sa femme et ses enfants ne s'en effrayaient pas : un sauvage, chef de famille, est maître chez soi ; d'autre part, quand il fixe la durée d'une expédition, cette durée est fort approximative, puisque tout dépend du succès de son entreprise : et ceci, évidemment, il ne peut le conduire à son gré.

Malgré le soin de la mère à bien ménager les provisions venant du fort, ces provisions s'épuisaient... elles étaient épuisées ! Louis, avec ses petits frères et ses petites sœurs, allait dans la forêt déterrer au prix de mille fatigues quelques racines dans le sol glacé.

Doué de grandes qualités du cœur, cet enfant montrait une sagesse, une réflexion, une piété que l'on rencontre rarement à son âge : ceci vous indique, mes enfants, que vous pouvez recevoir des leçons même de ceux que nous appelons sauvages quand, aux yeux de Dieu, nous sommes bien plus sauvages qu'eux !—Vous en doutez ?—Demandez-le donc à nos vaillants missionnaires, Pères Jésuites, Oblats ou autres, chez les sauvages du Nord-Ouest ou de l'Alaska.

Tout en se livrant à son travail pénible, le petit Louis disait à ses frères :

—Prions bien, mes chéris : vous savez que la bonne Robe-noire affirme que le Grand Esprit exauce les prières, sèche les larmes des petits Souriquois qui l'aiment. Demandons-lui de nous ramener sain et sauf notre bon papa afin qu'il puisse nous apporter à manger, et nous conduire à la belle fête de l'Enfant Jésus, le divin Fils du Grand Esprit.

Se mettant à genoux, l'enfant récitait à haute voix, après le *Pater*, la plus sublime prière, selon un savant incrédule, que l'homme ait jamais pu faire monter vers l'Eternel, celle-ci que lui dictait son cœur :

PRIÈRE DU PETIT MICMAC

O petit Jésus des Visages pâles, bel Enfant du Grand Esprit que nous adorons à genoux, ouvre une oreille favorable à la plainte des petits Souriquois qu'il te plaît d'appeler tes frères. Puisque tu es notre Frère, vois notre suprême affliction. Tu sais que notre père ne revient pas : est-il mort de faim, de fatigue ? Est-il tombé au pouvoir des ennemis de ton saint Nom et de tes frères les Visages pâles de la douce France ?... Son absence, tu le sais, laisse sans feu notre wigwam, prive notre mère et nous de la nourriture indispensable à la vie. Ton cœur si compatissant, puisqu'il est divin, n'est-il pas ému à la vue des souffrances de mes petits frères et des tiens ? Ma prière n'est-elle pas bonne, que tu sembles sourd à ma voix ? Ecoute bien, adorable petit Jésus des Visages pâles : je suis bien hardi de t'importuner ainsi. Mais laissais-tu, toi, pleurer et souffrir ta gracieuse Mère, et n'est-ce pas vrai que, pour elle, pour saint Joseph ton aimable protecteur, tu abaissais les hautes branches d'un arbre à fruits inconnus de nos tribus, (1) lors de leur fuite au pays du soleil ? La Robe noire ne ment jamais, et c'est lui, ton prêtre, qui me l'a conté. Tu as dit au Grand Chef de la Prière (2) pour qu'il pût nous le répéter : "Demandez, et vous recevrez." Je ne te demande rien pour moi, le plus misérable de tous tes petits frères cuivrés, si ce n'est ton amour ; mais je te supplie pour maman, pour mes frères, pour mes sœurs : leurs souffrances ne te touchent-elles pas ? Ne t'ont-ils pas dit avec larmes et du plus profond de leur être : "Petit Jésus des Visages pâles, par ton cœur brûlant d'amour pour les pauvres Micmacs, sauve-nous !" Crois-tu qu'ils ne t'aiment pas ? Penses-tu, peut-être, que moi je ne t'aime pas ?... Si tu le

(1) La Légende du dattier, en Egypte.
(2) Les Apôtres le Pape leur successeur.

(*) Cette légende fait partie de l'ouvrage : ŒUVRES DE SANG, enregistré conformément à l'Acte des droits d'auteur.